Gangloff au château

Les hauts murs d'un château alors libre d'accès servaient de cadre à ses jeux d'enfant. Pierre Gangloff revient au Lichtenberg pour une incursion picturale que traversent ses thèmes favoris : l'histoire, le paysage et sa mémoire. Une poésie sombre et envoûtante.

LICHTENBERG

J'habitais sur le versant d'en face. Chaque matin, en ouvrant mes fenêtres, je voyais le château. Pour les gosses de Pfaffenhoffen, c'était un superbe terrain de jeux !» Depuis, Pierre Gangloff a migré dans le Val de Villé. Mais la distance et les années n'ont en rien atténué cette mémoire affective du château. Il savait que de ces épaisses murailles, il s'emparerait un jour pour y projeter les tumultes qui animent son travail de peintre et de graveur depuis plus de vingt ans.

On l'avait croisé, en 1997, dans le cliquetis des sabres et la poussière des cuirassiers de Reichhoffen, sur les traces du peintre Édouard Detaille. Gangloff arpentait alors une mémoire douloureuse. Sous sa main, un théâtre de fantômes ressuscitait, ne s'incarnant plus que dans des effets de masses et de mouvements. Un tourbillon dantesque emportant une humanité guerrière sur son passage.

Il n'est pas inintéressant de voir un plasticien hanté par la question de la représentation se confronter à l'histoire, tant l'exercice demeure rare sur la scène artistique actuelle. *«Le thème me passionne. L'histoire nous façonne, comme le paysage sur lequel elle laisse ses traces»*, dit-il.

Formé au dessin technique, Gangloff a un jour décidé qu'il ne passerait pas sa vie à reproduire des relevés. Il se jette à l'eau et embrasse une carrière artistique dans laquelle la gravure occupe une place importante. *«J'apprécie sa rigueur, son côté manuel...»*, observe-t-il, pointant l'index de sa main droite, tordu d'avoir frotté pendant des heures et des heures d'énormes feuilles de papier japon sur des bois gravés dont le format l'empêchait d'utiliser sa presse.

Pierre Gangloff. Photo DNA - David Geiss

Autodidacte, Gangloff porte sur l'art un regard amusé, un peu rêveur et incrédule. C'est une voix à part qu'on écoute, hors du *mainstream* des écoles d'art, dont l'enseignement le laisse dubitatif : *«Si tu as quelque chose à dire, ce n'est pas dans une école que tu l'apprendras.»*

Quelque chose à dire ? A ressentir d'abord. Il y a chez lui une faculté à se saisir dans l'émotion d'horizons et de situations qui participent autant de la géographie que du temps. Ce dont témoigne cette très belle intervention au Lichtenberg, rendue possible par l'engagement de Françoise Vaxman (association Art Frazou).

Vingt-quatre monotypes, cinq peintures et quelques "fixés sur verre" engagent ainsi un dialogue avec le château, son site et son histoire. Dans la Salle des Dames, ses paysages rectangulaires font écho à la douceur du relief qui moutonne autour de la forteresse. Aucune approche mimétique chez Gangloff. Juste le plaisir de réagir à ce qui l'entoure, avec une technique du monotype qui permet d'introduire cette sensibilité graphique qui est la sienne : un vocabulaire du trait, de l'empreinte de la brosse ou du pinceau, de la trace du chiffon...

Se manifeste ainsi une tentation de l'abstraction que sa pratique du dessin semble arrêter juste avant que la figuration ne perde sens. Dans la chapelle du château, il évoque Philippe V de Hanau-Lichtenberg. A la suite de son décès, en 1599, un mausolée de marbre est érigé en son honneur. L'artiste y a inséré trois grandes peintures sur bois. Les épouses du comte, Saint-Georges terrassant son dragon et une scène de bataille surplombent ce qu'on devine être des portraits d'apparat, encore assez lisibles. Mélancolie d'un basculement dans l'oubli stoppé net par le peintre, juste avant que le temps ne fasse son œuvre d'occultation finale.

Les entrées dans l'univers de Gangloff sont multiples. Les grands thèmes de la vie, de la mort, de la mémoire, du poids des siècles y sont saisis avec force. Le Lichtenberg et ses pierres massives composent avec la finesse d'un travail qui murmure à notre oreille les mots d'Apollinaire : *La nuit descend. On y pressent un long destin de sang.*

Serge Hartmann

Jusqu'au 11 novembre au château de Lichtenberg. 03 88 89 98 72. Mais aussi à la médiathèque protestante de Strasbourg, 1b quai Saint-Thomas, jusqu'au 7 novembre, du lundi au vendredi, 10 h à 12 h et 14 h à 17 h 30.